

En pauvre avec les pauvres

Française à la frontière, c'est dans cette expression que j'ai toujours trouvé la manière de définir mon origine et mon identité. Caussou, mon village natal situé près d'Ax-les-Thermes en Ariège, est à la frontière de l'Espagne et de l'Andorre. Il est à un carrefour avec, au-dessus, la montagne de Trimouns comportant une carrière de talc et à côté, Luzenac où est située l'usine de broyage de cette pierre. Cette richesse naturelle a permis à des générations locales de rester au pays. Des immigrants espagnols, portugais et maghrébins y sont très vite venus travailler les étés. Mes grands-parents paternels et mon père ont cependant choisi l'élevage de montagne et la petite agriculture.

Au village on vivait comme une grande famille

Les troupeaux se gardaient beaucoup ensemble. De même dans les champs, en pente et morcelés, les travaux se faisaient dans un climat d'entraide. Au village on vivait comme une grande famille.

Papa était très accueillant à plus pauvre que nous, en particulier aux étrangers maghrébins qui travaillaient au talc. Par lui, par le curé du village, homme de toutes les situations familiales, par le tonton *curé-paysan* qui accueillait les enfants de sa paroisse en colonie de vacances, j'ai vécu cette parole avant de la trouver dans l'Évangile : « *Ce que vous avez fait au plus petit, c'est à moi que vous l'avez fait.* » (Mathieu 25,40) et « *la brebis perdue, il la porte sur ses épaules, laissant les quatre-vingt-dix-neuf autres.* » (Luc 15, 4-6).

La participation à la JACF m'a fait vivre tout cela de manière positive. J'étais heureuse et pensais faire ma vie avec l'un ou l'autre des garçons du village, amis d'enfance.

Bouleversement

Je me revois à Lourdes avec d'autres jeunes et notre curé en veillée devant le Saint-Sacrement. Je priais pour que mon frère et mon cousin soient prêtres quand, soudain, dans une illumination intérieure j'entends : « *Pas eux, mais toi !* » Saisie, troublée, je n'en parle à personne.

Quelques mois plus tard un article du journal La Croix, que recevait papa, présentait des religieuses, les Sœurs des campagnes qui, tout en étant religieuses, vivaient une vie simple en milieu rural au contact d'un peuple *loin* de Dieu. L'article était illustré par deux photos : l'une montrait des Sœurs au travail dans un champ et l'autre un frêne qui poussait dans une église en ruine. « *C'est ça ! J'y vais !* » pensais-je aussitôt. J'allais avoir dix-sept ans. Papa à qui j'en parle me dit : « *Ce sera la plus grande joie de ma vie !* » Pour maman c'était comme une mort, elle me dit : « *Que ce soit la dernière fois que je pétrisse le pain ! Qu'allons nous devenir ?* » J'étais en effet la deuxième d'une famille de neuf enfants. J'ai continué la vie normale au village. Cependant, en cachette, par l'intermédiaire du curé je correspondais avec les Sœurs des campagnes.

Trois ans plus tard, grande surprise en famille et au village : Honorine veut se faire Sœur en Seine-et-Marne ! Habitée aux sentiers escarpés je ne me suis pas laissée abattre par le dépaysement, mais plutôt séduire par Jésus-Christ comme guide et par la vie simple des Sœurs.

Itinérance missionnaire

Je pars à la Motte-Chalancon dans la Drôme après les premiers vœux et y resterai de 1956 à 1964. J'y trouve des gens ouverts, catholiques et protestants se stimulant les uns les autres. Je partage la vie communautaire avec des travaux saisonniers agricoles, la présence aux familles sans distinction de religion, l'entraide avec les plus démunis et isolés, des célébrations et réflexions à certains temps forts avec la communauté protestante.

Je rejoins ensuite Meyrargues, dans les Bouches du Rhône, puis Ille-sur-Têt dans les Pyrénées Orientales de 1971 à 1990. Dans ces deux prieurés mes divers engagements communautaires se sont orientés à partir d'un travail salarié agricole. Cherchant à rejoindre les plus pauvres, des ouvriers ruraux et immigrés saisonniers espagnols, et travaillant avec eux, j'ai vécu la rudesse de leurs conditions de travail et j'ai été témoin de leurs difficultés à se loger, surtout à Ille-sur-Têt. Nombreux étaient ceux qui venaient chez nous, demandant de l'aide.

Responsabilités

« Vous êtes engagée à la base, vous pouvez donc comprendre les immigrés. Voulez-vous prendre la responsabilité diocésaine de la Pastorale des migrants ? » me demande le Vicaire général de Perpignan. Avec les Frères des campagnes présents à Ille, d'autres religieuses, des laïcs et des prêtres, bien du travail a pu se faire.

Quelques années plus tard c'est l'évêque qui m'interpelle : « Quand je vois Sœur Honorine je vois les pauvres. Alors je vous demande de faire partie de l'équipe d'animation du Synode diocésain. » Là, comme pour la responsabilité de la Pastorale des migrants, je me suis rappelée une parole du tonton curé : « Si tu as peur, tu n'es pas une Ferrand ! » J'ai alors vécu l'expérience de St Paul : « Lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort ! » (2 Co. 12)

Moi-même immigrée

Et voici qu'en 1991 il m'est demandé de rejoindre la communauté d'Agua-de-Moura près de Sétubal au Portugal. J'y ai vu un signe de l'Esprit.

Ayant travaillé avec et pour les immigrés, me voici appelée à être moi-même immigrée. Pendant des années je serai pour eux *la Sœur espagnole* car mon accent et des mots espagnols me trahissaient. Travaillant avec eux dans les vignes, ils m'ont appris à vivre et à travailler à la portugaise. « Nous, on va en France pour gagner plus et vous, vous faites la démarche inverse. Pourquoi ? » me disaient-ils. C'était l'occasion de leur parler de notre vie religieuse et de leur révéler Jésus-Christ. Plusieurs ont demandé le baptême.

C'est alors, six ans après avoir quitté Ille-sur-Têt, que me parvient un appel téléphonique du maire d'Alcala en Andalousie : « Alcala se souvient de vous, il veut vous rendre hommage en vous remettant le « Prix Emigration » de l'année. Nous vous demandons de venir pour la Fête de l'Emigrant. » J'ai alors répondu : « Si c'est pour que soit reconnue l'action de l'Eglise en faveur des pauvres, j'y vais. » Ce jour-là, devant huit cents à mille personnes, j'entends entre autres ces paroles : « Sœur Honorine qui ne reste pas à l'ombre des saints mais lutte contre les misères humaines, qui partage la sueur des travailleurs... » Et ils étaient nombreux ces travailleurs à témoigner leur reconnaissance !

Nos deux prieurés de Frères et de Sœurs des campagnes ont vécu en complémentarité et dans un soutien fraternel cette condition d'immigrés au Portugal. Immigrés accueillis puis portugais avec eux. La communauté chrétienne grandit, les pauvres y sont premiers !

Nous avons dû quitter le Portugal en 2001, grande pauvreté à vivre ! Dieu seul en sait le prix, des deux côtés, et peut être les fruits.

Disponible

Ces derniers mois ce fut la Normandie au prieuré de Quatremare. Région vivante et active à tous les plans. J'ai pu rejoindre une autre pauvreté, celle des personnes atteintes de la maladie d'Alzheimer à l'hôpital de Louviers. Lorsque tout semble perdu, il reste le regard, suprême parole. « *Laisse-toi regarder par le Christ, car Il t'aime.* »

J'ai pu vivre tous ces passages grâce à mes Sœurs, dans l'esprit de la première communauté chrétienne rassemblée autour des apôtres pour le partage du pain : pain matériel quotidien ; pain de la Parole reçue, partagée, célébrée ; pain de la communion fraternelle s'exprimant dans le pardon, le discernement, l'entraide.

Disponible pour l'Afrique, j'ai rejoint le prieuré de Copargo au Bénin à la mi-Août.

Oui, de passages en passages, en pauvre avec les pauvres, à la suite du Christ serviteur « *qui pour nous, de riche qu'il était, s'est fait pauvre pour nous enrichir de sa pauvreté.* » (2 Co. 8,9)

Sœur Honorine FERRAND
Prieuré Sainte Monique
Copargo (Bénin)